

L'oeuvre étrange de William Kurelek

Jean-Pierre Duquette

Volume 9, numéro 2, hiver 1984

Roland Giguère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200449ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200449ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duquette, J.-P. (1984). L'oeuvre étrange de William Kurelek. *Voix et Images*, 9(2), 167–169. <https://doi.org/10.7202/200449ar>

ARTS

L'oeuvre étrange de William Kurelek

par Jean-Pierre Duquette, Université McGill

On sait relativement peu de choses, au Québec, de la peinture de Kurelek. Fils d'un paysan ukrainien, né en 1927 dans une ferme isolée de l'Alberta, il a eu une existence bizarre, et ses tableaux ont surtout été connus, exposés et achetés au Canada anglais. Élevé sévèrement nous dit-on, au cours des dures années de la crise des années trente, il fréquentera brièvement les écoles d'art avant de partir à Londres en 1952, où il apprend le métier d'encadreur qui lui permet de vivre tout en continuant à peindre. Son état de grand émotif et son hypersensibilité sont tels qu'il devra séjourner quatre ans dans un hôpital psychiatrique en Angleterre, où on le «soigne» aux électrochocs. Ce n'est qu'au début des années soixante qu'il commence à exposer, à Toronto, et que ses oeuvres lui valent la notoriété. Cinq ans après sa mort, une exposition itinérante parcourt le Canada *coast to coast*, et en septembre-octobre 1983, cette exposition était au Musée McCord, rue Sherbrooke.

Oeuvre étrange, et qui aurait tout pour décourager l'amateur (en vérité, Kurelek a des admirateurs fanatiques et il se trouve quantité de collectionneurs qui le tiennent pour un très grand peintre). D'une part, une sorte de zèle religieux un peu primaire lui inspire une crucifixion dans un champ («*Dinnertime on the Prairies*», 1963), la mise en image de la parabole de Zachée dans son arbre («*Suburban Church*», 1965), ou d'autres sujets aussi enivrants. Converti au catholicisme vers la fin des années cinquante, il se sert de son art pour prêcher la bonne parole et les bons sentiments. La Directrice de la Galerie Robert McLaughlin, d'Oshawa, écrit tout uniment qu'il est «le seul artiste canadien important des temps modernes à croire que son talent artistique était un don de Dieu et qu'il devait être mis à son service.» Outre cela, et comme beaucoup de néo-Canadiens, il devait célébrer le «grand et beau pays» qui était le sien: c'est

précisément cet alléchant prétexte qui a servi de principe organisateur à cette exposition intitulée «Vision du Canada de Kurelek». Peintre *national* donc, et que cette célébration pan-canadienne confirmera dans son prestige d'artiste aimé du pouvoir pour cette raison même (un critique nous apprend qu'il est le seul peintre au pays à avoir six de ses tableaux dans les édifices des Communes d'Ottawa)...

Il n'empêche que ces toiles provoquent souvent une véritable fascination. Sans aller jusqu'à parler de Jérôme Bosch ou de Bruegel, comme certains le font un peu légèrement, il reste que l'univers de Kurelek est passablement troublant, véhiculant une part de sa vision du monde anxieuse, inquiète, déconcertante. Sans que cette exposition présente des toiles «féroce-ment réalistes» où il donne à voir les manifestations «du péché et de la corruption tels qu'il les voyait partout autour de lui», on trouve dans plusieurs tableaux une atmosphère oppressive, sinistre, mais qui n'est pas toujours immédiatement explicite. Il est familier d'immenses étendues désertes; un petit homme à skis, en blouson rouge, est perdu au milieu d'un vaste champ de neige; une plaine de blé déploie ses vagues ocre, découpées en grands carrés à peine indiqués; une nuit vertigineuse, gris plombé, noie des personnages et des maisons à peine visibles. Une des structures fréquentes, dans ces tableaux, étend de larges plans horizontaux parsemés de quelques arbres dénudés. Les ciels sont souvent sombres, tragiquement lourds, tourmentés. Kurelek nourrit à l'évidence une obsession de la vastitude dépeuplée du *Middle West* canadien. «*Trustees Meeting On The Barber Farm*» (1976) cadre, sur la droite, une chétive maison de pionnier, en vert délavé, au milieu de nulle part, avec trois traîneaux vides attelés de chevaux immobiles: l'image même de la désolation. Le peintre se voit évacué de l'espace, tout au bas d'un autre paysage: un haut ciel bleu à nuages d'ouate domine tout, tandis que l'artiste, minuscule, écrasé, peint dans sa Volkswagen rouge coupée à mi-hauteur, le reste hors-cadre («*The Painter*», 1963).

Cet art témoigne parfois de préoccupations différentes; la vie quotidienne inspire des scènes populaires ou paysannes, comme le déjeuner du dimanche, dehors, devant la cabane du colon au milieu des bois, avec poules et canards miniatures, et un cheval fantomatique attaché à un arbre («*The Mass at Quebec*», 1976); ou, plus bucolique, de jeunes paysans dormant ou rêvassent, étendus au bord d'un champ («*Pastoral Symphony*», 1974). Le motif de l'homme étendu se retrouve dans une imagerie à la symbolique enfantine: «*The Dream of Mayor Crombie*» (1974) allonge sur l'herbe ce gracieux personnage, au premier plan, alors que divers épisodes de son rêve d'apôtre de l'anti-pollution nous le montrent tantôt en Tarzan lilliputien enroulant sur elle-même, comme le couvercle d'une boîte de sardine, une autoroute et ses voitures; ou bien, suspendu à un hélicoptère comme l'araignée au bout de son fil, il répand de la peinture verte (!) sur le sommet d'un bouquet d'arbres; ou encore, ange purificateur, il recueille dans une grande hotte la fumée de hautes cheminées d'usine tandis qu'un conseil

d'autochtones fume le calumet et palabre paisiblement dans une bulle de verre en forme de ballon de rugby... Il arrive que le drame éclate d'une manière brutale: l'incendie d'une maison de ferme n'a laissé qu'un carré noirâtre et fumant au milieu d'un large champ de neige immaculée, quelques personnages microscopiques se désolant autour, accablés et impuissants («*A Ukrainian Canadian Prairie Tragedy*», 1974). Il s'agit ici d'un autre souvenir obsédant, la ferme des parents de Kurelek ayant été détruite par un incendie alors qu'il était enfant.

La *manière* de William Kurelek est unique et, autant que ses thèmes souvent biscornus, en fait un peintre dont l'oeuvre est véritablement inclassable. Autodidacte, il ne se réclame d'aucun courant, et ses *naïvetés* ne le rapprochent même pas d'autres naïfs contemporains, peut-être principalement à cause de l'idéologie particulière qui sous-tend sa peinture. Son *message* social et religieux passe par des formes qu'on dirait parfois hallucinées, presque, mais qui demeurent paradoxalement toujours fidèles à un réalisme minutieux, exacerbé. Il travaille exclusivement sur masonite, support moins *vivant* que la toile ou le papier, et tout lui est bon pour exprimer ses visions: huile, acrylique, encre, stylo-bille, crayon, stylet... Et comme pour parachever plus adéquatement son tableau, il l'encadre lui-même d'une façon toute artisanale, parfois un peu grossière, en gravant dans le bois de petits motifs décoratifs inspirés par l'art traditionnel d'Europe centrale. Oeuvre étrange, en vérité.